

«Don Giovanni», coïts et doubles à la Monnaie

ERIC LORET 15 DÉCEMBRE 2014 À 19:16

Lyrique . A Bruxelles, Krzysztof Warlikowski signe une mise en abîme fumeuse de l'opéra de Mozart.

C'est une expérience de laboratoire. Méthode Warlikowski normale. Des personnages jetés sur Terre comme une malédiction, séparés les uns des autres, dont le metteur en scène testerait les valences chimiques pour voir ce que leur mélange produit. Ils sont introduits par des portes à tambour, se dérobent dans des vestiaires roulants comme autant d'ingrédients. Le décor unique évoque à la fois le hall d'hôtel (attente infinie) et la salle d'opération porno-chic. Choc des atomes, irrésolution permanente.

Autant le dire, ce *Don Giovanni* est une expérience assez insatisfaisante. Le premier acte n'en finit plus, chaque récitatif est scrupuleusement mis en scène, chaque parole sursignifiée, ça soupire à l'entracte. Un peu mieux au second. Beaucoup d'éléments de mise en scène semblent mis là pour emberlificoter le spectateur («*T'as compris le truc avec la Noire et le Ku Klux Klan ? - Non, j'ai même trouvé ça un peu embarrassant...*»).

Marionnette. La musique n'arrange rien. Direction sans grâce, cuivres de fanfare. Mais l'insatisfaction, évidemment, ce n'est pas rien. On ne peut pas dire que ce *Don Giovanni* ne laisse pas d'images, de sensations, de traces. Visuellement, au moins, lumineusement, par un miroitement incessant des situations et des murs, à la fois au sens propre et aussi par un dédoublement des personnages tiré du texte (deux Commandeurs, deux Don Giovanni) et appuyé par un système de filmage qui projette à l'écran ce qu'on voit se produire dans une des loges latérales, spectacle dans le spectacle, public dans le public, etc.

Sans doute une raison du ratage vient de ce que Warlikowski part d'une prémisse plus que discutable : «*Le Don Juan de Molière fait pâle figure devant Don Giovanni [...]. Mozart et Da Ponte ont donné une profondeur existentielle unique à Don Giovanni comme aux trois femmes qui ne savent quelle issue apporter à leur amour impossible.*» Le héros de Warlikowski devient ici une sorte de machine à copuler (moult coïts simulés sur scène, durant des vocalises en particulier, fétichismes divers) qui rappelle le *Casanova de Fellini*, marionnette passive de ce que le médecin Gertjan van Zessen appelle, dans le programme, une «*dépendance sexuelle*».

Aussi bien, les précipités chimiques miraculeux de l'expérience *Don Giovanni* (car il y en a) n'arrivent jamais à l'occasion des entrées du séducteur mais par Donna Anna, servie par l'excellente Barbara Hannigan. L'un est le récit de son viol («*la nuit était fort avancée*») et l'air *Or sai chi l'onore*, sombre et pervers à la fois. L'autre est le *Crudele* qui voit Donna Anna céder à un Don Ottavio la broutant en direct par terre et en petite forme (Topi Lehtipuu).

Paradoxalement, puisqu'il s'agit d'un spectacle à rebrousse-poil, Don Giovanni (l'efficace Jean-Sébastien Bou) s'efface également devant un éclatant Leporello (Andreas Wolf) qui lui sert de directeur de conscience-philosophe-tuteur plus que de faire-valoir...

Salle de gym. Et puisqu'on s'ennuie un peu, on a le temps de se poser des questions idiotes, par exemple sur la reproductibilité de cette mise en scène taillée pour des chanteurs-acrobates qui ont besoin de passer par la salle de gym avant le plateau (Hannigan se jetant dans les bras de Lehtipuu). Un mauvais génie, enfin, à soufflé à la Monnaie de mettre en affiche une photo d'Antoine d'Agata représentant un homme apparemment en train de se pignoler. On ignore si c'est du jus de cerveau qui en sort.

«Don Giovanni», de Mozart, ms Krzysztof Warlikowski dir. mus. Ludovic Morlot. Théâtre de la Monnaie, Bruxelles. Jusqu'au 30 décembre (complet). En streaming du 7 au 27 janvier. Rens. : www.lamonnaie.be

Envoyé spécial à Bruxelles **Éric Loret**